

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée

**Band:** 5 (1884)

**Heft:** 3

**Artikel:** L'oeuvre de Gordon dans le Soudan égyptien

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-132329>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

projet de loi spécial demandant, pour le chemin de fer du Haut-Sénégal, un crédit de trois millions, afin de permettre au gouvernement de faire face aux engagements contractés l'année dernière. — Quant au chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, la section de Saint-Louis à M'Pal (30 kilom.), a été inaugurée le 22 janvier.

Le Dr Colin est encore à Sénoudébou, passant des traités avec les chefs indigènes, pour obtenir la libre circulation des produits français.

Le chérif de Ouazzan, cédant aux conseils de M. Ortega, représentant de la France au Maroc, a renoncé, pour lui et sa famille, à la coutume de vendre ou d'acheter des esclaves. Espérons que c'est un premier pas vers l'abolition de la traite, vainement demandée, à plusieurs reprises, par les représentants des puissances européennes au Maroc. Le chérif a déclaré que l'esclavage n'est pas une *institution nationale inhérente à la religion*, et que c'est au contraire une œuvre méritoire, que de libérer les nègres. — M. Ortega a obtenu du sultan que le Riff fut désormais ouvert aux étrangers.

Une association, patronnée par plusieurs ministres, s'est formée à Madrid sous le nom de « Sociedad de Africanistas Colonistas, » pour développer la colonisation espagnole en Afrique et spécialement au Maroc.

Il s'est constitué, à Barcelone, une société de commerce et de navigation, dite « Spanish African Company, » dont le but est de développer les relations commerciales de l'Espagne avec l'Afrique, par l'établissement de factoreries et la création d'une ligne régulière de bateaux à vapeur. Le gouvernement lui a accordé un subside.

## L'ŒUVRE DE GORDON DANS LE SOUDAN ÉGYPTIEN

L'heureuse arrivée de Gordon-pacha dans la capitale du Soudan égyptien, et l'émotion causée dans le monde civilisé, par la proclamation déclarant abolis les firmans relatifs à l'interdiction du trafic des esclaves, nous engagent à rappeler l'œuvre réformatrice qu'il fut chargé d'accomplir, dans cette immense province, de 1874 à 1879. Nous nous servirons pour cela du *Report on the egyptian provinces of the Soudan, Red Sea and Equator*, du Bureau de la guerre, et d'une publication spéciale, due à la plume du zélé secrétaire de l'Antislavery Society, M. C.-H. Allen : *The Life of Chinese Gordon*, qu'un ami a bien voulu nous communiquer.

Gordon ne fut pas le premier à travailler à la civilisation de cette partie des possessions égyptiennes, dont Khartoum, le chef-lieu, était devenu, depuis sa fondation par Mehemet-Ali, un marché central pour la traite sur une vaste échelle. En 1853, l'établissement égyptien le plus méridional était à 200 kilom. au sud de cette ville, mais ce fut cette année-

là, que M. Petherick, consul anglais pour le Soudan, ouvrit la voie du Haut-Nil au commerce européen. Une fois la route ouverte, de nombreux trafiquants y entrèrent ; ils établirent des postes beaucoup plus avant dans l'intérieur, et, trouvant que la chasse aux esclaves était beaucoup plus lucrative que l'ivoire, ils organisèrent des troupes armées, qui, sous le commandement d'Arabes, devaient faire des incursions chez les tribus voisines. Aussi, en 1854, Saïd-pacha trouva-t-il le pays dans une condition déplorable ; les taxes étaient exorbitantes, et l'administration en désordre encourageait ouvertement le trafic des esclaves.

Résolu à établir un état de choses meilleur, Saïd-pacha fit, en 1857, un voyage rapide dans cette région, proclama à Berber l'abolition de l'esclavage, et organisa à Khartoum un nouveau gouvernement pour les cinq provinces du Kordofan, du Sennaar, du Taka, de Berber et de Dongola, qui componaient alors le Soudan. Il supprima les taxes excessives sur les terres et les roues d'irrigation, et créa un service postal de dromadaires à travers le désert. Mais, en 1860, les trafiquants européens vendirent leurs stations à leurs agents arabes, qui durent payer de fortes sommes au gouvernement égyptien pour l'exploitation des districts où ils étaient établis, et la misère et la ruine s'accrurent énormément.

Au retour de sa première expédition aux sources du Nil, Sir Samuel Baker représenta, sous les traits les plus tristes, les résultats de l'administration de Mouça-pacha à Khartoum : les provinces, où la force militaire régnait seule, étaient entièrement ruinées, les taxes paralysaient tout développement, et les dépenses excédaient de beaucoup les revenus ; toute communication, de ce pays entouré de déserts, avec le monde extérieur, était extrêmement difficile ; le seul avantage qu'offraient à l'État ces provinces annexées, était celui que lui procurait la traite.

Lorsque Ismaïl-pacha monta sur le trône en 1863, des ordres furent donnés pour la suppression de la traite ; à son arrivée à Fachoda, en 1865, Baker trouva même un camp égyptien de 1000 hommes, établi à cet effet chez les Chillouks.

Les trafiquants étaient surtout des Arabes sujets du khédive, qui se livraient à la traite sous le couvert d'un commerce légitime. Khartoum était le quartier-général de compagnies, qui louaient à bail, du gouverneur-général du Soudan, certains districts, soi-disant pour le trafic de l'ivoire, dont elles achetaient le monopole. Dans les contrats, le gouverneur n'hésitait pas à affermer des territoires sur lesquels il n'avait absolument aucun droit ; l'on peut même dire, que toute l'Afrique centrale, au sud de Khartoum, était envisagée par lui comme propre à être mise

à bail. Dès lors certains trafiquants s'établirent dans de vastes districts, sur lesquels ils prétendaient avoir des droits de propriété, spécialement dans la partie de l'Afrique centrale qui est au sud du Darfour et du Kordofan, et le long du Nil-Blanc. Leur principale affaire était le trafic des esclaves, pour lequel ils levaient des troupes de brigands, et formaient, à travers leurs districts, des chaînes de stations, de 300 hommes environ chacune ; ils attaquaient les tribus indigènes, qui étaient obligées de se soumettre, ou d'abandonner leur pays, ou de s'allier aux chasseurs d'esclaves pour être employées contre d'autres tribus.

Jugeant que, pour exécuter des réformes, il fallait annexer tout le bassin du Nil, établir un gouvernement et un commerce honnêtes, et ouvrir les lacs équatoriaux à la navigation à vapeur, le khédive Ismaïl accorda, en 1869, à Baker-pacha un firman, par lequel il le chargeait de soumettre à l'autorité égyptienne les contrées situées au sud de Gondokoro, de supprimer la traite pour la remplacer par un commerce régulier, et d'établir une ligne de stations militaires et d'entrepôts commerciaux, séparés les uns des autres par une distance de trois jours de marche, en prenant Gondokoro pour base d'opérations.

Parti de Souakim, en décembre 1869, pour Khartoum, Baker rencontra dans cette dernière ville une vive opposition de la part des fonctionnaires, tous plus ou moins impliqués dans le trafic des esclaves, et il apprit que les provinces qu'il était chargé d'annexer, étaient déjà affermées par le gouverneur-général du Soudan, à un fameux traitant nommé Achmèt-Scheik-Agad, dont le gendre, son associé, Abou-Saoud, était encore mieux connu sous ce rapport. Néanmoins il remplit sa mission, de 1870 à 1873, organisa des postes militaires à Massindi, Foveira, Fatiko, etc., entra en relations amicales avec Mtésa, roi de l'Ouganda, et établit l'autorité du khédive jusque sous le 2° au nord de l'Équateur. Il donna à la traite un coup mortel, en lui fermant les territoires annexés, en sorte que toute issue dans la direction de Khartoum lui eût été ôtée, si on avait pu avoir confiance dans les fonctionnaires égyptiens.

Au terme de l'expédition de Baker-pacha, le khédive, désireux de consolider son empire, chargea le colonel Gordon de continuer l'œuvre commencée, en particulier d'achever la reconnaissance du Haut-Nil, d'établir un gouvernement et de supprimer la traite. Accompagné du colonel Chaillé-Long, officier américain, et d'un certain nombre d'employés civils européens, il devait avoir l'administration des Provinces équatoriales du Nil, avec Gondokoro comme quartier-général.

A son arrivée dans cette localité, en mars 1874, Gordon trouva que les

provinces en question n'étaient que de nom sous l'autorité égyptienne ; il n'y avait en effet que deux garnisons, l'une de 450 hommes, dont 150 soldats égyptiens, à Gondokoro, l'autre de 200 soldats du Soudan, à Fatiko. Sa première mesure fut d'occuper Bohr, position importante au nord de Gondokoro, et d'envoyer le colonel Chaillé-Long en mission auprès de Mtésa. Puis, en juin 1874, il se dirigea vers le Bahr-el-Seraf, pour y supprimer trois stations, centres d'un grand commerce d'esclaves, et il créa au confluent du Sobat un poste fortifié, dans une position qui permettait d'arrêter tout trafic illégal par la voie du fleuve. Il établit les esclaves libérés sur les bords du Sobat, selon leur désir, et les encouragea à porter leur attention sur l'agriculture, pour remédier à l'insuffisance des vivres, d'où provenaient, à son avis, la plupart des guerres entre les tribus. Parmi ses aides se trouvait Gessi, qu'il envoya inspecter la voie du Bahr-el-Ghazal. En quelques mois, il sut si bien gagner la confiance des chefs indigènes les plus hostiles aux garnisons, que vingt-cinq d'entre ceux des environs de Gondokoro vinrent lui rendre hommage, pendant que le gouverneur de Fachoda arrêtait un convoi de 1600 esclaves et de 190 têtes de bétail, venu des stations du Bahr-el-Seraf.

Gordon ne perdait pas de vue l'ouverture d'une voie de communication avec les lacs équatoriaux. Baker avait laissé à Gondokoro un steamer démonté ; il en fit porter les sections en amont des rapides de Dufilé, au delà desquels le Nil est navigable jusqu'au lac Albert. Puis il établit des postes fortifiés, en vue de l'extinction de la traite dans les stations de Laboreh, Dufilé, Fatiko et Foveira, mesure rendue nécessaire par l'attitude hostile des populations à l'égard de l'expédition du colonel Chaillé-Long, contre laquelle les trafiquants d'esclaves avaient prévenu le roi de l'Ou-Nyoro. En revanche, Mtésa s'étant montré bien disposé, il lui envoya un représentant digne de confiance, le Dr Emin-bey. Quant à son quartier-général de Gondokoro, il l'abandonna pour se fixer à Lado, localité plus salubre, et fonda, à une petite distance en amont du fleuve, le poste de Regaf. A la fin de 1874, il avait relevé le Nil d'une manière exacte, de Khartoum à Regaf, continué la poursuite des chasseurs d'esclaves sur le Nil-Blanc, et rétabli la confiance et la paix parmi les tribus voisines de Gondokoro, qui se décidèrent à fournir à ses gens des bœufs, du blé et de l'ivoire. En outre, l'ouverture d'une communication par eau, de Gondokoro au lac Albert, avait été sérieusement commencée ; des relations avaient été nouées avec Mtésa, et de nouvelles expéditions étaient en préparation, entre autres une contre Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro, qui intrigua contre Gordon, avec cinquante chasseurs d'esclaves, auxquels il avait accordé un refuge dans ses États.

Gordon chargea alors Gessi de se rendre au lac Albert, avec deux bateaux de sauvetage, pendant que lui-même se dirigerait vers le lac Victoria, pour faire le relevé du Nil-Somerset, de Foveira à Mrouli. Gessi partit en mars 1876, et réussit à faire, en neuf jours, le tour de l'Albert-Nyanza, malgré l'hostilité des indigènes et le manque de lieux de refuge le long de la côte occidentale. Quant à Gordon, après avoir ouvert la voie du fleuve jusqu'au lac Albert, établi des postes fortifiés dans onze stations, du Sobat à Foveira, et arrêté la traite dans les territoires soumis à son administration, il revint en Angleterre à la fin de 1876.

Mais il n'y demeura pas longtemps ; cédant aux instances du khédive Ismaïl, il retourna, en 1877, en Égypte, où il fut investi des fonctions de gouverneur-général du Soudan, constitué en une grande province de 2600 kilom. de longueur, sur plus de 1000 kilom. de largeur, et comprenant le Soudan proprement dit, le Darfour, et les Provinces équatoriales. Le khédive le chargea spécialement de la suppression de la traite, de l'amélioration des communications, et des négociations avec l'Abyssinie, pour mettre fin aux disputes qui existaient avec le roi Jean. Mais, vu l'étendue du pays soumis à son administration, trois gouverneurs délégués lui furent adjoints, l'un pour le Soudan propre, le second pour le Darfour, et le troisième pour la mer Rouge et le Soudan oriental.

Gordon se rendit en février 1877 à Massaoua, et tâcha d'obtenir du chef Walad-el-Mikael qu'il cessât ses incursions en Abyssinie. Il visita le pays des Bogos, Kassala et Sennaar, d'où il descendit à Khartoum. Mais une révolte sérieuse au Darfour l'appela dans cette province.

Jusqu'en 1874, elle avait été gouvernée par ses propres sultans pendant 400 ans ; elle était célèbre comme marché d'esclaves. En 1874, la traite ayant été arrêtée sur territoire égyptien, le gouverneur du Soudan avait saisi tous les esclaves appartenant à la grande caravane annuelle, qui transportait au Caire de l'ivoire, des plumes, de la gomme, etc. Ce fait avait amené une rupture entre l'Égypte et le Darfour. Le khédive envoya une petite troupe, qui devait agir en même temps contre le sultan du Darfour, et contre les chasseurs d'esclaves du Bahr-el-Ghazal, ayant à leur tête un certain Ziber, qui vivait comme un prince et était considéré comme un roi. Celui-ci battit les troupes égyptiennes ; mais bientôt le khédive résolut d'occuper le Darfour, contre lequel il organisa deux expéditions, dont l'une fut confiée à ce fameux chasseur d'esclaves qui défit le sultan du Darfour, fut créé pacha, et réclama le titre de gouverneur-général de la nouvelle province, ce qui lui aurait bientôt procuré

un pouvoir redoutable. Le khédive lui refusa sa demande, et le fit venir au Caire, où on le traita comme un pacha, tandis que son fils Suleiman le remplaçait au Darfour, où il se trouva en peu de temps à la tête d'une forte troupe de chasseurs d'esclaves, avec Chekka pour quartier-général. La révolte à laquelle nous avons fait allusion plus haut était fomentée par Haroun, parent du dernier sultan, autour duquel s'étaient rangées des tribus de Bédouins, à demi indépendantes sous leurs propres cheiks, et dont chacune pouvait mettre en campagne de 2000 à 6000 cavaliers ou chameliers. Elles étaient largement engagées dans la traite, faisant des incursions chez les tribus nègres qui vivaient plus au sud, ou achetant des esclaves d'autres tribus de Bédouins vivant plus à l'ouest. Quoique le commerce des grandes caravanes d'esclaves eût cessé, il en existait encore un trafic assez étendu, fait par de petits traitants, qu'il n'était pas possible de supprimer.

Gordon estimant qu'il ne valait pas la peine de garder ce pays, se décida à ne maintenir des garnisons que le long de la route principale, de Khartoum à El-Fascher. Haroun était à Tanné; Gordon se proposait de marcher contre lui, avec les troupes dont il disposait, renforcées par les garnisons de Tawaïcha, Dara et Hadjmour, en tout environ 3000 hommes. S'avancant sur Dara, il vit Haroun se retirer à Toura, d'où ce dernier ravagea la partie septentrionale du pays; mais, voyant la supériorité des forces de Gordon, il disparut pour un temps.

Quelque décidé que fût Gordon dans sa lutte contre les chasseurs d'esclaves, il était arrêté par moments par l'embarras que lui causaient ceux qu'il voulait délivrer. « Que devrai-je faire, » écrivait-il à sa sœur, en juin 1877, « des trois ou quatre mille esclaves, femmes et enfants qui sont maintenant à Chekka, si nous la prenons? Je ne peux pas les renvoyer dans leur propre pays; je ne peux pas les nourrir. Il faut que je les laisse prendre par mes auxiliaires, ou par mes soldats, ou par les marchands. Si je les laisse courir, ils seront repris dans toutes les directions, car un esclave échappé est, comme une brebis égarée, la propriété de celui qui le trouve. Il faut considérer ce qui vaut le mieux pour l'individu lui-même, non pas ce qui peut paraître le meilleur au jugement de l'Europe; c'est l'esclave qui souffre, non l'Europe. »

A la fin d'août, apprenant que Suleiman avec ses compagnons et leurs troupes d'esclaves armés, au nombre de 6000 hommes, étaient campés près de Dara, il résolut de s'y rendre. Il se présenta seul, avec quatre hommes, à Suleiman, entouré de 3000 de ses gens, femmes et enfants; il lui posa son ultimatum en termes précis: « Si vous voulez la guerre,

je l'accepte ; si vous préférez la paix, retournez dans vos possessions, » et leur donna jusqu'au lendemain pour y réfléchir. C'était un de ces actes d'audace comme on en rencontre plusieurs dans la carrière de ce vaillant officier. Les chasseurs d'esclaves furent comme subjugués par son apparition au milieu d'eux et se retirèrent à Chekka ; mais Gordon les y suivit ; il renvoya Suleiman au Bahr-el-Ghazal et dispersa les autres traitants en différents endroits. La traite fut supprimée pour un temps dans ce pays, et un grand nombre d'esclaves furent libérés.

Gordon retourna alors à Khartoum, et, apprenant que Mikael avait recommencé ses incursions en Abyssinie, il se rendit chez les Bogos. Il proposa au négous que l'Égypte gardât le pays des Bogos, mais se reconnût responsable de la conduite de Mikael ; et voyant qu'on ne pouvait pas se fier à ce dernier, il proposa au roi Jean de l'aider à s'emparer de lui pour l'envoyer au Caire. Il ne reçut pas de réponse, et Mikael continua pendant longtemps ses déprédatations sur les frontières d'Abyssinie. En 1878 cependant il fit sa soumission au roi Jean, qui renoua les négociations avec Gordon au sujet des frontières.

Le gouverneur du Soudan avait alors des difficultés au sujet de 1300 soldats esclaves demeurés fidèles au gouvernement et dont il ne savait que faire. Ils avaient été autrefois enlevés par Ziber, qui les avait exercés au métier des armes. Il se décida à les envoyer sous leur chef Nuehr-bey-Angara, accompagné de deux Européens, dans une zone de pays entre le Ouadaï et le Darfour.

Quoiqu'il eût indiqué clairement au gouvernement égyptien, que la destruction de la bande de Ziber était le point le plus important dans la question de la traite, il ne recevait aucun appui du Caire. Le 4 août 1877 avait été conclue, entre l'Angleterre et l'Égypte, la Convention d'après laquelle tout commerce public d'esclaves était prohibé, tandis que la vente privée devait être supprimée, en Égypte, en 1884, et au Soudan, en 1889 ; on savait que Ziber avait été le principal fauteur de la traite pendant les dix dernières années, et cependant, au Caire, il était traité avec honneur ; Nubar-pacha offrit même de l'envoyer aider à Gordon.

Les lettres de celui-ci à sa sœur mentionnent néanmoins la délivrance de nombreuses caravanes d'esclaves. « Nous en avons pris douze en deux mois, » écrit-il de Khartoum en juillet 1878, « ce qui n'est pas mal. J'ai intercepté une lettre d'un homme du Bahr-el-Ghazal, disant qu'il a un lot d'esclaves, mais qu'il ne peut trouver une route pour les envoyer à la côte. Je l'ai surpris ainsi que ceux auxquels il écrivait »..... Et plus tard, « la vue de ces 90 esclaves était terrible. Un de mes amis m'a dit

qu'il y en avait peu au-dessus de 16 ans ; quelques-unes avaient de petits enfants ! Elles avaient fait 800 kilom. dans les déserts ; c'était le reste de 400 environ. Je dois me contenir beaucoup pour m'abstenir d'actes cruels, illégaux, envers les trafiquants d'esclaves ; mais il faut observer la loi. » Les souffrances que lui causait l'œuvre qu'il avait à accomplir, étaient aggravées par les difficultés qu'il rencontrait de la part de l'autorité égyptienne ; les hommes qu'il envoyait au Caire n'étaient jamais punis, au contraire, ils étaient invités aux bals de la cour.

Parfois sa position lui paraissait intolérable, et lui faisait envier le sort d'un travailleur. Interrogeant un jour quelques chefs du Darfour, il apprit d'eux qu'un tiers de la population avait été emmené en esclavage. Aussi écrit-il à ce sujet : « Quand on pense au nombre énorme d'esclaves qui, de ce pays, ont été conduits en Égypte, on peut à peine comprendre ce qu'ils sont devenus. Il y en a eu des milliers et des milliers... Nous en avons pris 2000 en moins de neuf mois, et je crois que nous n'avons pas pris le cinquième des caravanes. Et combien meurent en route ! Ceux qu'on libère ne donnent aucun signe de joie d'être délivrés. Je suppose que les longues marches leur ont enlevé tout ce qu'ils avaient de vie. »

En mars 1879, il dut se rendre dans le Kordofan. Non seulement le Bahr-el-Ghazal était en pleine révolte, mais il y avait aussi des soulèvements au Darfour et dans le pays voisin. Haroun avait reparu sur la scène ; les insurgés étaient conduits par Sabahi, auparavant un des chefs de Ziber, qui s'était mis à faire la traite pour son propre compte, avait assassiné le gouverneur laissé par Gordon à Edowa, et s'était retiré dans les montagnes où les troupes égyptiennes, sous Hassan-pacha-Helmi, ne faisaient aucun effort pour l'attaquer.

En entreprenant l'expédition du Kordofan, Gordon voulait aider à Gessi à empêcher les partisans de Ziber de secourir les traitants, et les bandes de Ziber de pénétrer dans le Darfour pour rejoindre Haroun. A la fin de mars, il alla à Edowa ; Sabahi, avec 400 hommes, n'était qu'à quatre jours de distance. Il capturea bon nombre de caravanes d'esclaves, et atteignit Chekka, où il reçut un message de Gessi lui demandant des secours en hommes et en munitions. Alors il crut que le parti le plus sage serait de réinstaller la famille du sultan dans le Darfour, en la personne du fils du sultan Ibrahim, qui était gardé au Caire, et il télégraphia au khédive pour qu'on le lui envoyât. En attendant, il nomma comme régent un ex-vizir du Darfour qu'il avait trouvé emprisonné à Souakim, puis délivré et renvoyé dans sa province. Il se préoccupait des conséquences que pouvait avoir la libération des esclaves dans l'Égypte propre

en 1884. « Si le système actuel de gouvernement subsiste, » écrivait-il, « il ne peut manquer d'y avoir une révolte dans tout le pays. Les gens du Caire oublient complètement qu'en 1884 leurs revenus diminueront de moitié, et que le pays aura besoin de plus de troupes pour y maintenir l'ordre. Les sept huitièmes de la population du Soudan sont esclaves; et la diminution des revenus en 1889 (époque fixée pour la libération des esclaves dans les territoires en dehors de l'Égypte propre), sera de plus des deux tiers, si elle s'effectue jamais. »

Quittant Chekka en avril 1879, il se rendit par Kalaka, Dara, El-Facher, à Kolkol, où il arriva le 26 mai, releva la garnison et repartit pour El-Facher. Là il sut que Gessi s'était emparé de la forteresse de Suleiman<sup>1</sup> et il allait partir pour Khartoum lorsque, apprenant qu'une troupe de gens appartenant à Ziber était en route pour le Darfour, il retourna à Tawaïcha, où, le 25 juin, il rencontra Gessi, qui venait d'écraser la dernière bande des rebelles. Il le laissa poursuivre Suleiman et revint à Khartoum, l'âme navrée par la vue des nombreux squelettes dont les routes étaient jonchées, des districts ravagés et dépeuplés, les habitants ayant été capturés ou étant morts d'inanition. Il a calculé que la perte des hommes dans le Darfour et au Bahr-el-Ghazal, du fait seul de la traite, s'est élevée à 80,000 ou 100,000 personnes.

Après la déposition du khédive Ismaïl, Gordon quitta le Soudan en juillet 1879; son œuvre contre les chasseurs d'esclaves fut continuée avec habileté par Gessi-pacha, Emin-bey et Lupton-bey. Le premier est mort des suites des fatigues de la guerre contre les négriers du Bahr-el-Ghazal; les deux derniers sont encore dans les Provinces équatoriales, à l'est et à l'ouest du Nil-Blanc. Mais on comprend que le souvenir de Gordon-pacha ait fait désirer à la population de Khartoum, déjà en mars de l'année dernière, de le voir nommé de nouveau gouverneur-général du Soudan. D'après une lettre de Schweinfurth, un grand nombre des indigènes partageaient ce désir, Gordon étant le plus populaire, et le plus aimé de tous les gouverneurs qui ont commandé au Soudan; toutes les classes de la population de cette partie de l'Égypte le chérissaient. On peut se représenter l'impatience avec laquelle tous les habitants de Khartoum, menacés par la marche envahissante du Mahdi, et sans communication aucune avec Souakim et Massaoua, attendaient dernièrement le libérateur qui leur arrivait par la voie de Korosko et de Berber, et l'accueil enthousiaste avec lequel ils l'ont reçu. L'on s'ex-

<sup>1</sup> V. 1<sup>re</sup> année, p. 88.

plique très bien aussi, que le souvenir des anciennes exactions des administrateurs égyptiens, et l'indignation provoquée par la vue des injustices des fonctionnaires actuels, aient porté Gordon à détruire tout ce qui rappelait le régime auquel peut être attribuée en partie la révolte du Soudan. Quant à l'abolition qu'il vient de proclamer, des firmans concernant l'esclavage et le châtiment de ceux qui se livrent à la traite, probablement nous surprendrait-elle moins si nous connaissions exactement le but qu'il poursuit.

S'agit-il uniquement d'obtenir l'évacuation des Européens enfermés dans Khartoum, et dispersés dans les Provinces équatoriales, puis d'abandonner à eux-mêmes, c'est-à-dire au Mahdi, ces territoires et ceux qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge, moins les villes de Souakim et de Massaoua ? Ou bien essaiera-t-on de conserver à l'Égypte la possession du pays à l'est du Nil-Blanc, en reconnaissant l'autorité du Mahdi, sur tout ce dont il pourra s'emparer à l'ouest et au sud, même sur les provinces égyptiennes de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, où il n'a pas encore pénétré ? Ou encore restaurera-t-on les familles des sultans dépossédés il y a si longtemps par le gouvernement égyptien, et quelles conditions mettra-t-on, soit à cette restauration, soit à la reconnaissance du Mahdi, en ce qui concerne la traite et l'esclavage ? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre aujourd'hui.

On nous engage à prendre patience, en nous promettant que, tout en autorisant la vente des esclaves, Gordon ne sera point infidèle à son passé. Mais nous ne comprenons pas comment il a pu croire, qu'en rouvrant le marché de Khartoum, il ne rouvrait pas, du même coup, la voie de la traite et de la chasse à l'homme.

Il nous paraît encore inadmissible que, après l'œuvre accomplie par lui au Soudan, de 1874 à 1879<sup>1</sup>, Gordon devienne l'instrument de la reconnaissance de cet odieux trafic, pour la suppression duquel il a si vaillamment lutté pendant cinq ans, aujourd'hui surtout que, quoiqu'il soit agent du khédive, la responsabilité de sa mission remonte à l'Angleterre. Celle-ci voudrait-elle, l'année même où, d'après sa convention avec l'Égypte, la vente privée doit cesser dans tout le territoire qui s'étend d'Alexandrie à Assouan, sanctionner par son influence morale, un traité qui reconnaîtrait au Mahdi, ou à une autorité quelconque au Soudan, le droit de trafiquer des esclaves sur son propre marché ?

Mais alors comment pourrait-elle célébrer, le 1<sup>er</sup> août de cette année,

<sup>1</sup> V. p. 61-67.

dans la salle égyptienne de Mansion House, comme elle s'apprête à le faire, le jubilé cinqantenaire de l'émancipation dans ses colonies? Et comment, après avoir agi auprès des États européens, Portugal, Espagne, France, Hollande, pour supprimer la traite par les côtes occidentale et orientale de l'Afrique, imposé au sultan de Zanzibar un traité interdisant ce commerce, et nommé tout récemment M. le capitaine Foot, consul anglais, avec mission de le surveiller sur les routes, du lac Nyassa aux ports de la côte, par les possessions portugaises, comment, disons-nous, oserait-elle, au moment où son influence succède à l'autorité égyptienne, permettre elle-même ce qu'elle avait obligé l'Égypte à condamner?

Sans doute il est beau de rendre la liberté à une pauvre négresse détenue injustement depuis quinze ans dans la prison de Khartoum, mais il n'est permis à aucun homme, s'appelât-il Gordon-pacha, ni à aucune nation, fût-ce l'Angleterre, de rouvrir à la traite les marchés publics du Soudan égyptien, au risque de livrer aux chasseurs d'esclaves, partisans du Mahdi ou autres, les millions de noirs d'un territoire aussi vaste que la moitié de l'Europe, en faveur desquels la voix des Livingstone, des Nachtigal, des Schweinfurth, des Baker et des Gordon, avait ému les populations chrétiennes des deux mondes. Quelque habile qu'ait pu paraître la politique qui s'est servie de Gordon-pacha, pour relever le prestige de l'Angleterre, faciliter l'évacuation des postes du Soudan et prévenir l'intervention de la Turquie dans ses anciennes possessions africaines, l'humanité demandera compte un jour au gouvernement britannique de la désolation que les chasseurs d'hommes, auxquels il vient de lâcher la bride, vont répandre partout, des portes de l'Égypte jusqu'à l'Équateur, et des larmes versées par les milliers de pères, de mères, de jeunes gens et d'enfants dont son agent vient, à son de trompe sur les places de Khartoum, d'autoriser la vente. Quelque valeur qu'aient à nos yeux l'honneur de l'Angleterre et la vie de 60,000 Egyptiens et Européens du Soudan, rien ne nous prouve qu'ils n'eussent pu être rachetés qu'au prix du sang et de la liberté des nègres, infiniment plus nombreux, dont Gordon vient de river les fers. Personne ne dira : périsse l'Angleterre, pourvu que les noirs soient affranchis; mais qu'on ne dise pas non plus : périssent tous les noirs du Soudan et que l'Angleterre soit sauvée<sup>1</sup>!

<sup>1</sup> D'après les journaux du Caire, le Mahdi a protesté contre la proclamation de Gordon autorisant la traite. Il interdit tout commerce d'esclaves, disant que ses sujets, quelle que soit leur race, sont égaux devant Dieu et devant le Prophète. — Le rôle de champion de la civilisation a passé au Mahdi !!!